



HAL
open science

Le rôle de Bourbon-La Réunion dans l'implantation de l'Église catholique à Madagascar

Jacques Tronchon

► **To cite this version:**

Jacques Tronchon. Le rôle de Bourbon-La Réunion dans l'implantation de l'Église catholique à Madagascar. *Revue historique des Mascareignes*, 2002, *Chrétientés australes du 18e siècle à nos jours*, 03, pp.141-150. hal-03454081

HAL Id: hal-03454081

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03454081>

Submitted on 29 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le rôle de Bourbon / La Réunion dans l'implantation de l'Église catholique à Madagascar

Jacques Tronchon

Une interaction constante entre Madagascar et les Mascareignes a tissé depuis plus de trois siècles la trame du christianisme dans le sud-ouest de l'océan Indien. Un contexte politique marqué longtemps par la traite et par l'organisation des systèmes coloniaux, puis par la décolonisation, a déterminé la chronologie et les modalités des initiatives pastorales.

Les Lazaristes ont donné le premier élan de l'évangélisation dans l'Anosy, sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV. La suite événementielle (qui se situe entre 1648 et 1674) reste gravée dans les mémoires, avec le repli sur les Mascareignes des réfugiés, à la suite d'une aventure coloniale avortée. Ce sera dans la perspective de pouvoir reprendre la mission à Madagascar que les Lazaristes accepteront la desserte pastorale de Bourbon (1714), puis de l'Île de France (lorsqu'elle fut occupée par les colons de Bourbon).

Pendant longtemps, l'Église à La Réunion et celle en croissance à Madagascar vont être reliées par les congrégations religieuses qui y travaillent jusqu'à la fin du XIX^e siècle (Lazaristes, Spiritains, Jésuites, Frères des Écoles Chrétiennes, Sœurs de Saint-Joseph de Cluny et Filles de Marie). Par la suite, les communautés chrétiennes ici et là se développeront en parallèle avec des contacts amicaux épisodiques jusque vers les années 1970. C'est alors que commence à s'ébaucher une coopération régionale. Plusieurs formules furent cherchées avant que ne se structure la CEDOI (Conférence épiscopale des îles de l'océan Indien), qui a noué des liens organiques avec la CEM (Conférence des évêques de Madagascar).

I - LES LAZARISTES

Au XVIII^e siècle, les esclaves malgaches, avec d'autres, viennent à Bourbon pour travailler à l'exploitation des terres. M. Caulier, prêtre lazariste, essaye de les évangéliser et compose pour eux un catéchisme. Tombé malade et obligé de retourner en France en 1771, il présente un plan de mission pour Madagascar au cabinet du ministre de la Marine: une évangélisation pacifique de quelques missionnaires qui rayonnent et qui reviennent à Bourbon pour y reprendre souffle. Le projet plut à M. de Sartines, auquel on présenta M. du Rocher, veuf et ancien chirurgien de marine, prêt à s'engager dans l'aventure. Rome lui donne le titre de préfet apostolique de Madagascar.

Lorsqu'il débarque à Port-Louis, devenu le centre de la Préfecture apostolique des Mascareignes, l'affaire Benyowski est en cours de liquidation: elle a coûté des millions de francs or à la France! D'autre part, on se trouve avec une querelle religieuse dans laquelle s'opposent deux préfets apostoliques: l'un démissionnaire, M. Contenot, l'autre nommé, M. Davelu qui entend rester à Bourbon. Pris dans cette bagarre, M. du Rocher va se voir dénier son titre romain et envoyer comme aumônier de la soixantaine de soudards, reste des troupes de Benyowski. Ce sera son seul séjour à Madagascar, durant neuf mois.

Durant dix ans environ, il s'efforcera de mettre en route la mission prévue, mais les autorités, tant civiles que religieuses, ne veulent pas qu'on trouble la traite. Il valait mieux acheter des esclaves malgaches païens qui pouvaient avoir une chance d'être baptisés dans les îles, conformément au Code Noir de Colbert! Du Rocher devint curé de Saint-Denis en 1789 et sera membre de l'Assemblée coloniale jusqu'à sa mort en 1801. Ensuite, la Révolution, puis l'Empire sont un obstacle de plus à toute idée missionnaire. D'ailleurs, les Lazaristes n'envoient plus personne. La relève, difficile, sera fournie par le supérieur de la Société des Prêtres du Saint-Esprit qui, sous la Restauration, a la responsabilité du clergé colonial concordataire.

II - LE CLERGÉ COLONIAL CONCORDATAIRE

Tandis que l'Île Maurice passe sous le régime britannique et que son gouverneur (Farquhar) prend langue avec Radama I^{er}, roi d'Imerina, Bourbon, en train de se convertir à l'économie sucrière, connaît une profonde atonie spirituelle. Pastre, préfet apostolique, essaye d'obtenir de Radama I^{er} l'envoi de religieuses à Tananarive. Il n'obtient qu'un refus poli, car depuis décembre 1820, les pasteurs congrégationalistes de la LMS (*London Missionary Society*) sont en train d'organiser un réseau scolaire en Imerina. Mais on notera que le petit catéchisme écrit par Pastre, corrigé par Fourdinier (supérieur des prêtres du Saint-Esprit), deviendra *le catéchisme des colonies* (1835), qui sera traduit en malgache et restera la base de l'enseignement catéchétique jusqu'au Concile de Vatican II...

En remplacement de Pastre, démissionnaire, Rome nomme Henri de Solages, vicaire général de l'évêque de Pamiers comme préfet apostolique de l'île Bourbon, Madagascar et les îles de l'Océanie. Avant qu'il ne parte de Paris, il rencontre Pierre Dalmond, en quête d'une terre de mission [Ce dernier, prêtre du diocèse d'Albi, s'était présenté au supérieur du Saint-Esprit pour partir en mission.

Envoyé à la Guadeloupe, il y travailla trois ans avant d'être rapatrié pour raisons de santé en 1829. Guéri, il va à Rome, où il est reçu par le cardinal Capellari, futur Grégoire XVI, qui lui donne le titre de *missionnaire apostolique*]. Solages lui propose Madagascar comme lieu de mission.

Ces deux prêtres débarquent à Saint-Denis en janvier 1831. Dalmond, envoyé à Sainte Suzanne, est bientôt rappelé à Saint-Denis comme coadjuteur d'un des derniers lazaristes des Mascareignes : Colin. Henri de Solages essaye de prendre en main sa préfecture, non sans difficulté, tant avec les prêtres qu'avec la société coloniale (libre et servile). Au bout de dix-huit mois, Rome, à la suite de rapports peu amènes, songe à le remplacer. Au même moment, en juillet 1832, lui-même décide d'aller à Madagascar et nomme Dalmond comme vice-préfet.

Solages débarque à Tamatave et envoie aussitôt une lettre à la reine Ranavalona I^{ère} pour lui demander l'autorisation de monter à la capitale. Il désirait lui proposer les services des sœurs de Saint Joseph de Cluny. Sur l'avis des pasteurs de la LMS, qui ne voulaient pas embrouiller une situation déjà très instable, la reine refusa la requête. Le préfet tenta de se mettre en route, mais fut arrêté par les soldats de Corroller, gouverneur de Tamatave. Il doit s'arrêter à Andevoranto, d'où il écrit force lettres à Ranavalona, mais, atteint par les fièvres, il meurt dans la solitude le 8 décembre 1832.

L'échec de Solages fait réfléchir la Congrégation pontificale pour les missions qui cherche des missionnaires britanniques et enlève Madagascar de la juridiction de Bourbon (1835). Cependant, l'annonce que les pasteurs de la LMS ont dû quitter l'Île amène Rome à fermer le dossier.

III - PIERRE DALMOND

À Bourbon, Dalmond, humble et actif, rétablit l'union parmi les prêtres, suscite des œuvres et s'occupe des esclaves. Il fait savoir à Rome qu'il ne veut pas être nommé préfet, car il songe toujours à Madagascar. Il apprend le malgache. Mais le nouveau préfet nommé en 1835, Poncelet, lui demande de l'aider à connaître son Église. C'est seulement en 1837 qu'il l'autorise à partir trois mois à Sainte-Marie, qui dépendait de la France depuis 1750. Arrivé en juillet, il met au point son matériel catéchétique pour l'adapter à la langue betsimisaraka et parcourt l'île avec un catéchiste et un accordéon. Quand il repart, il a baptisé quelques adultes, qui vont être le fondement d'une petite communauté. Il revient en 1838 pour six mois et construit deux églises. En 1839, il ouvre des écoles où il utilise la méthode Lancaster, à l'instar des pasteurs de la LMS et emploie des cahiers multigraphiés en malgache.

Quand, après neuf mois, il retourne à Bourbon, le gouverneur de Hell lui propose d'aller à Nosy Be, dont les princes ont demandé le protectorat français contre les Merina. Dalmond va y séjourner huit mois. Il y ouvre des écoles mais, devant l'influence musulmane, il ne fait aucun baptême. Il est rappelé par M. Poncelet pour être vice - préfet, tandis que celui-ci part un moment en Europe. Il fait alors imprimer ses livres malgaches sur un crédit de la colonie. Suite à son action, Rome et le Séminaire du Saint-Esprit avaient réouvert le dossier de la mission de Madagascar et, en décembre 1841, Dalmond est nommé préfet apostolique de Madagascar. Il

s'occupe de trouver quelques prêtres pour venir avec lui. Ceux-ci, par suite des fièvres, vont bientôt le lâcher. Il continue seul durant un an et décide d'aller chercher des auxiliaires en Europe.

À Bourbon, le P. Levavasseur, prêtre du Saint-Cœur de Marie, le recommande au P. Libermann, son supérieur. Celui-ci l'accueillera avec joie. Mais Dalmond s'adresse aussi aux Jésuites, qui avaient déjà été sollicités par la famille Desbassayns pour travailler à Bourbon. Sa demande est d'autant mieux agréée par le père Général Roothan, qui l'invite à s'entendre avec les Jésuites de Lyon. Ceux-ci acceptent avec enthousiasme. Ces démarches croisées vont cependant créer quelques malentendus avec le P. Libermann. Dalmond revient de France avec six Jésuites et deux prêtres du séminaire du Saint-Esprit (dont Joseph Webber, qui sera l'un des grands linguistes malgaches). Il est de retour au début 1845 et va faire, avec quelques Jésuites, un essai de mission dans la région de Tuléar, qui est un échec.

Sans se décourager, il repart pour Nosy Be, où il relance sa mission. À la fin de 1846, il va emmener avec lui des jeunes de Nosy Be pour se former à Bourbon, où la famille de Villèle vient d'offrir aux Jésuites la propriété de La Ressource : outre des garçons qui apprennent un métier, en sortira le premier prêtre malgache, le P. Basilide Rahidy (1839/1883). Dalmond revint à Sainte-Marie pour assister les sœurs de Saint Joseph de Cluny et redonner vie à la petite communauté chrétienne. Secoué par une mauvaise chute, il fait cependant la tournée des petites îles, avant de revenir à Sainte-Marie où il meurt le 22 septembre 1847, au moment où Rome le nommait vicaire apostolique. Il avait creusé un sillon que d'autres prolongeraient.

IV - SPIRITAINS ET JÉSUITES

La révolution de 1848, qui allait voter l'abolition de l'esclavage, facilita la fusion des prêtres du Saint-Esprit avec la congrégation du Saint-Cœur de Marie. Le supérieur des premiers était Alexandre Monnet, qui a marqué l'évangélisation des esclaves à Bourbon (de 1839 à 1846) : il s'écarta pour laisser la place au P. Libermann et Rome le nomma vicaire apostolique de Madagascar. Après un passage à La Réunion, il voulut rejoindre Mayotte, mais mourut des fièvres en y débarquant le 1^{er} décembre 1849.

Rome tenait beaucoup à ce qu'il y eut deux juridictions différentes, l'une pour les Petites Îles, qui dépendaient de la France, l'autre pour Madagascar, État indépendant – même si, pour l'heure, il n'était pas possible de pénétrer sur la Grande Terre. En fait, les deux circonscriptions furent confiées aux Jésuites. Ceux-ci vont préparer, autour de Madagascar, les instruments linguistiques pour aborder leur futur terrain de mission. La Réunion demeura leur base avec les établissements de La Ressource et de Nazareth, où se formaient des garçons et des filles malgaches, dont il sortira des ménages chrétiens, artisans à Nosy Be et à Sainte-Marie. Démarrée en 1847, l'expérience durera jusqu'en 1863 et le vieux cimetière de La Ressource conserve les restes de plusieurs de ces jeunes, morts en exil ; malheureusement, aucune stèle n'en rappelle le souvenir...

En 1855, après que le négociant Lambert eut rendu service à Ranavalona en transportant des troupes merina à Fort Dauphin, ce dernier obtient de monter à

Tananarive et il emmène avec lui le P. Marc Finaz, sous un pseudonyme, comme son secrétaire. Grâce à Jean Laborde, l'ingénieur universel de la reine, il rencontre le prince héritier, Rakoton – Radama, devant lequel il célébrera en secret la première messe dans la capitale le 8 juillet 1855. Tandis que Lambert s'en retourne pour aller négocier avec Napoléon III, le P. Finaz reçoit l'autorisation de demeurer, ayant su gagner la reine par son aménité et ses multiples talents (il fabriquait de la poudre blanche meilleure que celle de Laborde, faisait monter des montgolfières, jouait du piano, etc.).

Son supérieur, le P. Jouen, s'arrangea avec le chirurgien réunionnais Milhet-Fontarabie, appelé à opérer un frère du premier ministre, pour accompagner ce dernier comme aide-médecin, flanqué d'un pharmacien, le P. Joseph Webber (qui, pour pouvoir demeurer à Madagascar, était entré chez les Jésuites). L'opération réussit et le P. Joseph put rester pour surveiller le malade (et surtout exercer la fanfare de la reine !). Mais en 1857, suite à un complot éventé pour renverser la souveraine, tous les étrangers, même Laborde, furent expulsés et se réfugièrent à La Réunion.

Dès qu'on apprit en 1861 le décès de Ranavalona, le P. Webber remonta aussitôt à Tananarive pour y rencontrer le nouveau roi, Radama II, qui venait de proclamer la liberté religieuse. Suivirent bientôt d'autres pères et les sœurs de Saint Joseph de Cluny : ils s'empressèrent d'ouvrir les premières écoles catholiques. La Réunion demeurait la base de départ de la mission : c'est d'elle que venaient certains Malgaches formés à La Ressource, ou les pères et frères coadjuteurs qui renforçaient les rangs des missionnaires. Au même moment apparaissaient au grand jour les chrétiens protestants qui, malgré les persécutions, étaient restés fidèles et avaient diffusé la foi de l'Évangile. Rapidement, ils allaient être assistés par les pasteurs britanniques de la LMS. On sait que très vite la concurrence confessionnelle se doubla de la rivalité anglo-française.

V - LES JÉSUITES, LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES, LES SŒURS DE ST JOSEPH DE CLUNY

Les Jésuites de Madagascar étaient placés sous l'autorité d'un même supérieur religieux que ceux de La Réunion. Le P. Jouen demeure le préfet apostolique de Madagascar jusqu'à sa mort en 1872, où il sera remplacé par le P. Jean-Baptiste Cazet, nommé en 1864 supérieur régulier des deux missions (Petites Îles et Madagascar), en résidence à Saint-Denis, d'où il venait fréquemment sur la Grande Terre.

Les Frères des Écoles Chrétiennes de La Réunion acceptèrent de prêter leur concours pour l'enseignement et le 24 novembre 1866, ils arrivent à Tananarive. Ils se voient remettre l'école des garçons, tenue jusqu'alors par les Jésuites. Deux d'entre eux étaient originaires de La Réunion. Tous dépendaient du Frère visiteur résidant à Saint-Denis. Après avoir essayé de bien former les premiers catholiques de la capitale, les pères commencent dès 1868 à rayonner dans les campagnes environnantes, grâce aux réseaux familiaux des convertis.

C'est aussi l'année où monte sur le trône Ranavalona II, qui marque son inclination pour la religion chrétienne. En février 1869, elle fait connaître à son

peuple son baptême protestant, ainsi que celui du premier ministre, devenu son époux. Les hautes classes de la société merina, déjà attirées par le protestantisme à cause de leur anglophilie, se voient rapidement accompagnées du peuple des campagnes désireux de suivre la religion de la reine. Moment difficile pour la mission catholique, qui n'en poursuit pas moins son extension jusqu'à Fianarantsoa, dans le Betsileo (1871).

Dans ce contexte de relative tension confessionnelle, il convient d'évoquer la venue à Tananarive, en 1875, de Mgr Delannoy (évêque de Saint-Denis), à l'invitation de Mgr Cazet. Cette visite fit connaître la dignité épiscopale et fut très bien accueillie par le gouvernement malgache. C'est à cette occasion que Radriaka, le fils aîné du premier ministre, lui fit cadeau d'un bœuf qui fut le clou de la fête et servit aux agapes. Radriaka était l'époux de Victoire Rasoamanarivo qui, par sa position sociale et son rayonnement chrétien, avait déjà une place particulière dans la jeune communauté catholique. C'est dans leur villa, située près des palais royaux, que Mgr Delannoy fut reçu un moment puis escorté jusqu'à la cathédrale d'Andohalo.

VI - ENJEUX POLITIQUES ET RÔLE DES LAÏCS

Jean Laborde meurt consul de France à la fin de 1878. Il est remplacé dans ses fonctions par des consuls, inexpérimentés comme Cassas, ou va-t-en guerre comme Baudais. Or s'accumulent les sources de conflit entre la France et le gouvernement malgache que dirige Rainilaiarivony, remarquable joueur politique. Les milieux créoles rêvent d'avoir Madagascar comme champ d'expansion qui permettrait de répondre à la dure crise économique dans laquelle est plongée La Réunion depuis les années 1870. Le député de l'île, François de Mahy, travaille l'opinion métropolitaine et ce qui aurait pu être réglé pacifiquement va l'être manu militari. En effet, nommé ministre intérimaire de la Marine début 1883, il saisit l'occasion pour envoyer l'amiral Pierre bombarder Majunga et Tamatave, pensant que ce coup de force amènerait le gouvernement malgache à la raison. En fait, c'est la guerre et tous les missionnaires catholiques sont expulsés.

La jeune communauté catholique (21 000 baptisés, 40 000 sympathisants), à l'encontre des craintes émises par les pères, va relever le défi. Les chrétiens de Tananarive élisent comme préfet le seul religieux malgache, le Frère des Écoles Chrétiennes Raphaël Rafiringa. Victoire Rasoamanarivo apparaît comme le symbole de la liberté religieuse qu'entend faire régner le premier ministre. Un groupe de jeunes réunis dans l'Union Catholique (dont le Journal a été conservé) prend en main l'animation des campagnes, où les communautés sont accusées d'être traîtres à la patrie. Avec des tensions, ces animateurs vont, trente-trois mois durant, avec persévérance et inventivité, faire vivre leur Église.

Les missionnaires expulsés se retrouvent, certains à Tamatave, d'autres à La Réunion, y rouvrant la maison de La Ressource et rayonnant à travers le diocèse. Plusieurs y mourront, dont le P. François Callet, célèbre auteur des *Tantara ny Andriana*, recueil irremplaçable des traditions de l'Imerina. La guerre terminée par le traité ambigu du 17 décembre 1885, ratifié le 10 mars 1886, permet le retour des

missionnaires en Imerina et dans le Betsileo. Mgr Cazet, devenu vicaire apostolique de Madagascar, fait son entrée à Tananarive le samedi saint 24 avril 1886.

Il revint à M. Le Myre de Vilers d'être le premier résident de France appelé à faire accepter un protectorat innommé par un premier ministre bien décidé à défendre sa totale autonomie. Mais l'emprunt destiné à payer l'indemnité de guerre pèsera de plus en plus lourd sur un État dont la structure sociale demeure archaïque et l'organisation politique fragile. La recherche de l'or développe l'insécurité, non seulement sur les marches, mais à l'intérieur même du royaume. Dans le territoire concédé de Diégo Suarez se développe la ville d'Antsiranana où affluent des colons réunionnais, dont certains commencent les cultures potagères d'Anamakia, tandis que d'autres demeurent un poids pour le gouverneur Froger, comme aussi les esclaves fugitifs désireux de trouver la liberté.

Le P. Murat, du clergé de La Réunion, éloigné par Mgr Fuzet pour ses opinions monarchistes, est nommé en 1890 curé du territoire grâce à François de Mahy. Il y retrouve les Filles de Marie, appelées à servir à l'hôpital militaire. En 1898, il revient à La Réunion où il est curé du Port; jusqu'à sa mort en 1914.

Rainilaiarivony, vieilli, se trouve pris dans des intrigues de palais et, pour garder sa fonction, doit durcir sa position. Il accepte la guerre en 1894, ne voulant pas se rendre à l'évidence que l'opinion française soutient désormais l'idée d'une expédition. À nouveau, les missionnaires doivent quitter les Hautes Terres et les Catholiques, avec à leur tête un laïc, Paul Rafiringa, aidé d'Angéline Ranjavelo (la sœur de Victoire Rasoamanarivo, décédée deux mois avant la guerre), reprennent en main la marche de leur Église. On sait qu'à la prise de Tananarive va suivre un protectorat effectif, bientôt transformé le 6 août 1896 en une annexion coloniale. Le général Galliéni est chargé de la pacification et de la réorganisation sociale et politique de l'Île après l'exil de Ranavalona III à La Réunion, puis à Alger. Un petit colonat réunionnais se met en place, venant grossir celui déjà implanté traditionnellement sur la côte Est. Il n'y réussira que de manière très relative.

Comme l'écrit Joëlle Hedo-Vivier dans son essai récent sur François de Mahy, « *pour La Réunion, les retombées de cette colonisation s'accompagnèrent d'effets pervers : si un certain nombre de familles put s'installer dans la Grande Île, les Créoles restés à La Réunion n'eurent pas à se féliciter de l'implantation de la France à Madagascar. Le gouvernement français et les investisseurs métropolitains, déjà assez peu intéressés par La Réunion, s'en détournèrent presque totalement, la Grande Île éclipsant la petite* » (pp.177, 178). De Mahy, qui avait été l'artisan d'une épopée coloniale au bénéfice de La Réunion, voyait son rêve déçu avant de mourir en 1906.

VII - DEUX ÉGLISES EN PARALLÈLE, SOUS INFLUENCE COLONIALE

Les deux Églises (à Madagascar et à La Réunion) allaient connaître une vie parallèle pendant la période coloniale, avec parfois des échanges de prêtres, en particulier à travers la congrégation des Spiritains. C'est ainsi que le P. Raimbault, qui avait relancé l'économie de Nosy Be grâce aux plantes à parfum et qui dut y laisser la place aux Capucins en 1932, viendra au centre lépromateux de Saint Bernard. Il y

utilisera les recherches en plantes médicinales déjà essayées à Nosy Be et ses traitements phytosanitaires furent rapidement célèbres à La Réunion. Après le terrible cyclone de 1948, où il fut blessé et perdit toutes ses notes, il mourut en novembre 1949.

Arrivées à Madagascar en 1900, grâce à l'influence de la Mère de Villèle, compagne de Marie de la Passion, les Franciscaines Missionnaires de Marie s'implantent aussi à La Réunion dans ces années qui suivent la seconde guerre mondiale. À cette même époque, éclatait le 29 mars 1947 dans certaines régions de la Côte Est de Madagascar, une insurrection dans laquelle la plupart des victimes étrangères furent des Réunionnais, petits planteurs ou fonctionnaires. Les familles de ces derniers retournèrent nombreux à La Réunion, où cependant le problème démographique et le manque de terres se posaient avec acuité.

Au début des années 1950, le député de l'époque, Raphaël Babet, proposa au gouvernement français un plan d'émigration vers Madagascar des petits paysans sans terre des Hauts de La Réunion. L'étude de faisabilité de ce projet fut confiée au B.D.P.A. (Bureau pour le Développement de la Production Agricole), qui retint deux sites d'immigration : l'Ankaizina et la Sakay. Tous les efforts allaient très vite se porter sur la Sakay, relativement proche de Tananarive (140 km à l'ouest), dont les reliefs de pénéplaine, quasi vides d'habitants, avec des sols fertiles, laissaient bien augurer de l'avenir.

De 1953 à 1972, une centaine de familles furent installées sur des fermes en habitat dispersé et individuel, tandis qu'était aménagé par une équipe de techniciens français un gros centre de production (qui vit prospérer la troisième porcherie du monde) et la création d'un gros bourg bientôt dénommé Babetville. Parallèlement était mis en place un centre de formation (mécanique générale, travail du bois et du fer) pouvant accueillir une centaine de stagiaires. Les animateurs du B.D.P.A. auront le souci d'encadrer les villages environnants et de les ouvrir aussi à l'accueil des migrants malgaches. Une belle entente entre les migrants de différentes origines devait s'affirmer pendant près de vingt-cinq ans. Mais à partir de 1972, les péripéties politiques consécutives à la modification des accords de coopération entre la France et Madagascar contraignent les migrants réunionnais à partir les uns après les autres. Les derniers s'en iront en 1975.

Babetville était devenu le centre d'une importante paroisse, dirigée tout d'abord par des prêtres réunionnais. Les services sociaux étaient animés par des religieuses venues elles aussi, pour la plupart, de La Réunion. Une vie ecclésiale très vivante devait ainsi s'organiser, avec l'administration des sacrements marquant les grands moments de la vie, depuis les baptêmes, jusqu'aux mariages et aux enterrements. Un cimetière fut implanté près du bourg, toujours entretenu aujourd'hui par une association d'anciens réunionnais de la Sakay, qui viennent régulièrement soigner et fleurir les tombes de leurs chers disparus.

Située au centre d'une coquette bourgade, merveilleusement ombragée, l'église de Babetville était au cœur de toute une animation liturgique, rythmée par le son des cloches et les processions qui débordaient volontiers sur la place publique. Confiée un temps aux Trinitaires et maintenant au clergé diocésain du diocèse de Tsiroanomandidy, cette église vient de faire l'objet d'importants travaux

d'agrandissements motivés par l'affluence croissante des fidèles. Cette paroisse prospère est la digne héritière de la petite communauté réunionnaise qui lui a donné naissance.

VIII - L'APRÈS-CONCILE : C.E.M. ET C.E.D.O.I.

L'indépendance malgache retrouvée et le resserrement des liens entre le département d'outre-mer Réunionnais et sa métropole (sous la députation de Michel Debré) coïncident avec le formidable élan donné à l'Église par le Concile Vatican II. Le pape Paul VI encourage la création de conférences épiscopales à l'échelle nationale ou régionale. Le S.C.E.A.M. (Symposium des Conférences Episcopales d'Afrique et de Madagascar) favorise à partir de la fin des années soixante une meilleure synergie entre les Églises du continent africain et de l'océan Indien.

La C.E.M. et la C.E.D.O.I. s'organisent tour à tour, attentives l'une et l'autre à la mise en commun des expériences pastorales, voire à une active collaboration pour certaines prises de décision ou la définition de grandes orientations. En matière d'animation liturgique, notamment, la publication inter-îles de l'opuscule liturgique « Ta Parole est Joie » crée un lien supplémentaire entre les communautés, tout en respectant les particularismes culturels des unes et des autres.

Les échanges se multiplient rapidement entre les congrégations religieuses, signes de vitalité ecclésiale. Fondés tout d'abord à La Réunion à la fin des années 1950, les Franciscains s'implantent peu après dans la région d'Antsirabe. À partir de ce même diocèse, les Salettins connaîtront le mouvement inverse en envoyant plusieurs des leurs faire une fondation à La Réunion. Et ce sont maintenant les Dominicains de La Réunion qui mettent en œuvre un projet d'implantation à Antananarivo. Un mouvement similaire peut s'observer au niveau des congrégations féminines, s'agissant notamment des Religieuses du Bon Pasteur et des Sœurs Salésiennes.

CONCLUSION

L'inculturation est l'un des maîtres mots de l'Église post-conciliaire. Elle s'est traduite à Madagascar par un effort remarquable de malgachisation du personnel clérical, de la liturgie, voire des concepts de la recherche théologique. Pour une certaine part, en dépit de la départementalisation française de l'île, cette évolution a marqué aussi l'Église de La Réunion, dirigée pour la première fois, depuis vingt-cinq ans, par un évêque d'origine créole, attentif à promouvoir les valeurs culturelles de son diocèse.

L'heure vient où l'Église, à La Réunion et à Madagascar, affranchie des idéologies dominantes, devient le véhicule privilégié d'un authentique message de fraternité et de libération ! Pour autant, le bon grain et l'ivraie demeurent mêlés, rendant difficile la fermentation du levain évangélique. Il s'agit de relever de nouveaux défis, inhérents à la prolifération des sectes, au matérialisme ambiant, à la mondialisation qui accentue souvent les oppositions entre les pauvres et les nantis.

Comme hier au temps des pionniers, la foi seule saura défricher de nouveaux chemins vers des hauteurs escarpées, celles des *vohitra malagasy* ou des pitons réunionnais, d'où peuvent apparaître de vastes horizons ouverts vers l'avenir ^[1].

Bibliographie.

[1] Boudou Adrien, *Les Jésuites à Madagascar au XIX^e siècle*, Paris, Beauchesne, 1940, 2 vol.

Chapus G.S. et Mondain G., *Rainilaiarivony, un homme d'État malgache*, Paris, Diloutremer, 1953.

Hubsch Bruno, *Un prêtre diocésain, Pierre Dalmond, fondateur de l'Église catholique à Madagascar*, Fianarantsoa, A.C.M., 1987, *Vellétés de la Mission chrétienne à Madagascar à la fin du XVIII^e siècle*, Tananarive,

Bulletin de l'Académie Malgache, 1997, tome 69/1-2.

Hubsch Bruno et un collectif d'auteurs, *Madagascar et le christianisme, Histoire œcuménique*, Tananarive / Paris, Ambozontany / Karthala, 1993.